

Charles Devillaine

Le Commis



I

L'enfant du baby boom

Chambourg est sous la neige, le jour se lève à peine et un pâle soleil d'hiver éclaire ce paysage désolé d'une lumière blafarde. Au loin, la cloche du couvent appelle les bénédictines pour la messe de huit heures. Le village s'éveille et les rues s'animent peu à peu. Une odeur de fumée venant des cheminées qu'on rallume se répand dans les rues et les moindres recoins des maisons. Quelques habitants courageux munis de pèles et de balais, ôtent devant leurs portes la neige tombée dans la nuit. De rares passants emmitouflés s'aventurent courageusement dans cet univers blanchâtre, et parmi eux, un homme se dirige à grandes enjambées en direction de la mairie. Il fait froid, mais les frimas ne semblent pas le gêner outre mesure, et la neige accumulée ça et là le long des maisons ne ralentit pas ce sportif de vingt huit ans. Son épouse et lui sont des enfants du pays, tout le monde les connaît au village, et

les passants qu'il croise le félicitent. Il semble à la fois heureux et soucieux ; heureux car hier sa femme a mis au monde leur troisième enfant, un garçon, et soucieux car l'existence va, pour lui, devenir un peu plus compliquée.

Cet enfant ouvre pour la première fois les yeux peu de temps après la deuxième guerre mondiale, dans ces années qu'on appelle le baby boom. Sous cette amusante litote se cache en fait une surnatalité faisant suite à cinq années de guerre et donc d'abstinence forcée, et qui va occasionner pendant quatre décennies une forte et bénéfique croissance.

La guerre est terminée depuis maintenant deux ans et, si les combats ont cessé, la vie est encore très difficile ; les magasins se remplissent petit à petit d'une foule de choses toutes plus tentantes les unes que les autres, mais l'essentiel manque toujours, le rationnement perdure pour les produits de premières nécessités et les moyens restent faibles ; le travail ne manque pas pourtant, mais les salaires frôlent l'indigence. L'euphorie de la victoire passée, la vie reprend son cours, et force est de constater que la guerre n'a pas seulement tué des combattants et ruiné le pays, elle a aussi détruit dans l'esprit et le cœur des gens la joie de vivre, le bonheur de partager et parfois même, l'envie d'exister. Tous ou presque se disent : *« Celle là est finie, à quand la prochaine ! »* ; deux guerres en moins de trente ans, cela devrait pourtant suffire, la leçon apprise et retenue... Pas si sûr ! Les

hommes politiques nous ont habitués à des voltes faces acrobatiques, et les meilleures intentions de campagne peuvent se changer très vite après le scrutin en de dangereuses initiatives amenant un conflit incontrôlable, et qui plus est le plus souvent pour des raisons ethniques, des ambitions territoriales ou mercantiles. Ainsi le moral n'y est pas, beaucoup pensent que ce n'est qu'un répit et qu'il va bien se trouver un jour, quelque part dans le monde, des dirigeants assez fous pour créer à nouveau les conditions d'un nouvel embrasement.

Si le village n'a pas trop souffert des hostilités, il a cependant, comme beaucoup d'autres, payé un lourd tribut au conflit dans la population, surtout parmi les plus jeunes. Les noms des victimes de Chambourg viennent tout juste d'être inscrits sur le monument rejoignant ceux de la grande guerre, ils allongent ainsi la liste sinistre des morts pour la France ; tous ces martyres tombés pour la plupart à la fleur de l'âge, par les dérives mentales de quelques puissants imbéciles, sont l'honneur du peuple et un outrage à l'humanité.

L'homme qui entre à la mairie pour déclarer la naissance de son enfant se demande tout à coup, en pénétrant dans cet antre de l'autorité, si son dernier rejeton ne va pas un jour servir à son tour de chair à canon. C'est dans cet état d'esprit qu'il est reçu par l'employé de mairie qui, déjà au courant de la nouvelle, a préparé le registre d'état civil et en parti rédigé l'acte de naissance auquel il ne manque que le

prénom de l'enfant ; ce sera Dominique. C'est donc sous ces auspices que commence la vie de cet enfant de l'après guerre.

Vincent Auriol est le seizième Président de la République depuis un mois, son élection marque le début de la courte mais néanmoins tumultueuse quatrième République qui sera marquée par une succession de gouvernements dont certains de très courte durée. Les Français découvrent dans la presse un prototype automobile Citroën qui deviendra la 2cv ; c'est une sorte de gros crapaud gris, haut perché sur ses roues et dodélinant dans un bruit de crécelle ; contrairement aux voitures populaires du moment qui sont pour la plupart lourdes, pataudes et relativement chères, André Citroën promet que cette nouvelle auto sera légère, rustique et bon marché, et personne alors ne peut imaginer qu'elle sera fabriquée pendant plus de quarante ans et vendue dans le monde entier. Cette année là, il y a de graves émeutes à Madagascar ; comme de plus en plus de peuples, les malgaches se soulèvent contre les colonisateurs et exigent leur indépendance. L'odyssée et le drame de l'Exodus font la Une des journaux, le mariage de la Princesse Elisabeth et du Prince Philip d'Édimbourg, Léon Blum démissionne de la Présidence du Conseil, et Monsieur Gaston Defferre se bat en duel, Henry Ford meurt à Détroit à l'âge de 83 ans, Yves Montant chante « *C'est si bon* » et « *À Paris* », Luis Mariano fait vibrer le cœur des femmes dans « *Andalousie* » et

Edith Piaf charme la France avec « *La vie en rose* ». Et puis il y a désormais en France, 40.517.923 habitants + 1, l'événement sans doute le plus important de ce froid lundi de février, Dominique venu au monde la veille au soir, devient officiellement citoyen français.

EXTRAIT

II

Quatorze années plus tard...

Durant toute son enfance Dominique a souvent été la cinquième roue du carrosse ; le petit canard claudiquant qui peine à suivre le mouvement, toujours à la traîne des autres. Quant à sa scolarité, dire qu'elle ne fut pas à la hauteur des ambitions de ses parents évite d'avoir à en parler en termes peu flatteurs.

Le temps est venu pour Dominique de travailler, d'apprendre un métier, et celui qu'il choisit l'entraîne dans un milieu où l'on a encore à cette époque besoin de créatures inférieures ; des gens que l'on pousse en marge de la société, des êtres de qui l'on peut tout exiger, corvéable à merci et à qui l'on ne reconnaît aucun droit, sauf celui de travailler sans jamais protester. Au début des années soixante, il y a encore dans beaucoup de fermes en France, de ces pauvres bougres aliénés à une exploitation agricole qui

prospère en parti grâce à cette main-d'œuvre malléable et bon marché. Plus tard, la petite révolution de mai 68 a été menée pour améliorer, entre autre, l'existence de ces gens là, mais il faut bien le reconnaître, elle n'y a pas vraiment réussi ; le phénomène perdure et il s'est même étendu en devenant clandestin ; aujourd'hui, les exploiters sont encore actifs, toujours à l'affût de personnes faibles, seules au monde, le plus souvent immigrées, sans défenses et sans appuis. Ces prédateurs ont trouvé d'autres méthodes d'asservissement ; ils confisquent, par exemple, le passeport de leurs victimes étrangères pour les empêcher de partir. Au commis de la ferme des années soixante, il n'est pas nécessaire de lui prendre sa carte d'identité ; claustré dans un univers où l'hygiène est pratiquement inexistante, sa niaiserie et son odeur nauséabonde suffisent à décourager quiconque serait tenté de prêter la moindre attention à ce débris de l'humanité. Exagération ? À peine ! La nature humaine est ainsi faite ; de même que dans une famille ou un rassemblement quelconque certain ont besoin d'une tête de turc pour briller, lorsqu'un individu parvient à un certain niveau de l'échelle sociale, il a besoin, pour se rassurer et asseoir durablement sa domination et sa prestance, d'avoir un vassal, un serf ; c'est ainsi qu'on nommait un membre de cette caste inférieure en d'autre temps. Aujourd'hui on parle pudiquement de subordonnés, d'employés de maison... En mille neuf cent soixante

dans le monde paysan on l'appelle : « *Le commis* ». Bon nombre de ces parias ne dépassent que rarement la cinquantaine ; le tabac, l'alcool et le manque d'hygiène, la pénibilité du travail et l'absence de soins ont souvent raison de leur résistance physique et ces exclus meurent prématurément la plupart du temps dans l'indifférence générale.

Soucieux de lui assurer une bonne formation professionnelle, les parents de Dominique lui proposent divers métiers avant de prospecter pour un apprentissage et ils insistent beaucoup, surtout sa maman, pour l'orienter dans la menuiserie ; depuis toujours, ils ont remarqué que leur fils était assez habile de ses mains ; évidemment, étant donné le peu de jouet qu'il avait, il était bien obligé de compenser cette carence en les fabriquant lui-même. Par exemple, à dix ans il est passé maître dans l'art de construire des pelleteuses en carton ; une boîte à chaussure, un peu de carton fort et du gros fil ; armé d'un petit couteau de poche, d'une paire de ciseaux discrètement emprunté dans le nécessaire à couture de maman, et voilà une excavatrice que *Monsieur Poclain* n'aurait sûrement pas désavoué, et capable de fonctionner au moins... une demi-journée, ou bien jusqu'à ce qu'une ondée inopportune ne la réduise en bouillie. Être bricoleur c'est bien, ça aide, mais ce n'est pas suffisant pour se faire un métier, et comme de toute manière il n'y a que la campagne qui l'intéresse vraiment, alors son choix est vite fait, il n'a pas envie

de se retrouver enfermé dans un atelier quelconque ; travailler oui, mais dehors au grand air. Alors c'est décidé, il sera paysan !

Le Certificat d'Études en poche, voici donc Dominique maintenant débarrassé des études ; aux oubliettes tout ce qui ressemble de près ou de loin à une salle de classe, du moins c'est ce qu'il croit, car les convictions d'adolescent, ça vaut ce que ça vaut, mais généralement ça ne tient pas très longtemps ; juste le temps de réaliser que le destin d'un homme ne tient que rarement compte de ses ambitions juvéniles. C'est aussi pour lui le début d'une adolescence pleine de découvertes pas toujours agréables, de rencontres pas forcément désirées et d'expériences quelques fois douloureuses.

Sur la route qui l'emmène à la ferme, sa mère ne dit rien, le regard fixé sur la route elle médite, l'émotion lui noue la gorge, le choix de son fils ne lui plaît pas, elle sent confusément qu'il fait une bêtise et qu'il va le regretter bien vite, mais il sera probablement trop tard. Elle a bien essayé de le dissuader, mais après d'âpres discussions, comme d'habitude c'est le père qui a eu le dernier mot ; d'un ton péremptoire et sans réplique possible il lâche rageusement : « *Tu veux être paysan, et bien tu seras paysan !* »

La voiture avance vite comme si le père avait hâte de se débarrasser de son fils, et tout en conduisant, il lui fait succinctement quelques recommandations.

Sur la banquette arrière, Dominique ne l'écoute plus, il est ailleurs, quelque part dans un monde imaginaire où l'insouciance de l'enfance laisse petit à petit la place à la nécessité du travail, il ressent déjà les prémices de la dure réalité de la vie, d'une future et difficile autonomie. Longtemps il a attendu cet instant ; quand on est enfant il nous tarde de devenir grand, et quand ça arrive, en prenant conscience de l'événement et de tout ce que ça implique on se dit : « *Ah bon ! Déjà !* » Aux portes de la vie adulte, il se sent tout à coup étrangement bercé par un vertige extraordinaire mêlé d'ivresse pourtant, et bien qu'il sache exactement ce dont il a envie, l'avenir lui paraît soudain bien incertain. Comment faire face à ce flot de nouvelles responsabilités qui, d'un seul coup lui tombent sur la tête ?

Ainsi donc, et par un beau dimanche de juillet, ses parents le conduisent dans une ferme quelque part dans l'immense plaine à la limite des monts du Forez, dans un petit village paysan sur les bords du Lignon avec pour tout bagage, une toute petite valise contenant juste un peu de linge, un petit nécessaire de toilette et un réveil.

En le quittant à la ferme et avant de repartir, tout en l'embrassant son père lui a dit : « *Bon vent !* », ce qui dans sa bouche voulait en réalité dire : « *Maintenant démerde-toi !* ». La brièveté des au revoirs confirme l'impression qu'il avait dans l'auto ; tout va tout à coup étrangement vite, comme si ses

parents voulaient se libérer d'une corvée ; « *Ouf ! Ça y est, il est casé.* »

Sitôt la voiture repartie, Dominique se sent brusquement bien seul. À partir de ce moment, même s'il savoure sa toute nouvelle mais relative indépendance, il se rend compte que cette liberté soudaine est aussi doublée d'une grande indifférence de sa famille. A quatorze ans, quand on a envie qu'on nous fiche la paix, ça peut paraître un merveilleux cadeau d'avoir soudain la bride sur le cou, mais en réalité, ça ressemble plus à un parcours du combattant jonché de chausse-trappes et autres peaux de banane, et qu'il faut apprendre à gérer seul.

Les fermiers ont accepté de le prendre à l'essai pour les vacances. Le patron, Laurent Martinon, est un jeune agriculteur de vingt-neuf ans qui exploite sa propre ferme depuis quelques années. Sa femme Bernadette, vingt-cinq ans à peine, est enceinte pour la deuxième fois et elle accouchera d'une petite Francette dans quelques mois. Damien ; leur petit garçon, a pour aire de jeux une cour de ferme avec la basse-cour qui va avec, un vrai paradis pour un petit garçon de trois ans, et il se fait une joie d'avoir bientôt une petite sœur.

Dans cette première ferme, Dominique va y rester deux ans. Deux années heureuses malgré tout puisque c'est ce qu'il a toujours rêvé de faire et comme l'a dit Marcel Pagnol dans sa trilogie : « *Si ont disait qu'on est malheureux quand on est là où on a voulu aller, ça*

prouverait qu'on est un imbécile ! » Pourtant, le travail est très dur et pour Dominique ça commence à se gâter, il connaît beaucoup de désillusions doublées d'une lente et inexorable descente aux enfers, et ce n'est hélas pas qu'un simple euphémisme.

À quatorze ans, et bien qu'on l'appelle encore parfois le gros, rapport à ce qu'il a une grosse tête, il est en fait d'une nature plutôt chétive, ce qui accentue la différence de taille entre la tête et le reste du corps, et les travaux de la ferme l'épuisent vite car dans ce métier, la semaine de travail est très longue ; elle commence le dimanche soir avant la traite des vaches et se termine le dimanche suivant après la traite du matin, le nettoyage de l'étable et le balayage de la cour ; une cour immense dont il faut, entre autres détritrus, retirer les bouses dont le bétail s'est copieusement soulagés tout au long de la semaine. Son repos dominical se résume donc à un simple quartier libre le dimanche de dix heures à dix-huit heures. Tous les jours le travail commence avant six heures, pour finir bien souvent à plus de dix neuf heures. Pas de vacances et les journées sont si harassantes qu'au début, il n'a pas le courage ni la force de sortir pour se détendre.

Il y a une chose que ses patrons ne connaissent pas, et c'est même une caractéristique de la mentalité paysanne des années soixante, c'est la confiance, ce mot n'existe pas dans leur vocabulaire aussi, lorsqu'ils s'en vont le dimanche en promenade ou le mardi au

marché, Dominique n'a plus accès à la maison pour se réfugier si le temps est trop mauvais ou pour simplement boire un verre d'eau ; avant de partir on le fait sortir comme on fait sortir le chien, on ferme la porte à double tours et le commis reste dehors ou il s'abrite dans l'étable si le temps ne lui permet plus de travailler à l'extérieur.

Un mardi matin donc, les patrons sont au marché et Dominique reste seul à la ferme, le programme de la journée a été établi la veille, il passe tout d'abord une grande partie de la matinée à dégermer des pommes de terre dans la cave, et il en a cuit une trentaine de kilos pour les cochons. À midi, comme d'habitude, il donne aux cochons les patates cuites mélangées à du petit lait et du babeurre ; maintenant il sait pourquoi on dit parfois à des enfants qui mangent mal : « *Tu manges comme un cochon !* » Un cochon ça mange vraiment salement, en quelques minutes et bien avant qu'ils aient terminés, il y en a partout. Mais tout n'est pas gâché pour autant, poules et canards profitent de l'aubaine et se battent pour récupérer très vite tout ce qui tombe des auges.

Tout en travaillant le temps passe, et Dominique commence tout de même à s'inquiéter pour le repas ; les jours de marché, les patrons ne rentrent généralement que vers une ou deux heures de l'après-midi. Il n'aime pas beaucoup ça, le repas sera encore une fois tardif, il est maintenant midi et demi, il n'a rien mangé depuis sept heures et commence à avoir

vraiment faim ; déjà que le petit déjeuner a été expédié rapidement car ces messieurs dame étaient en retard et c'est d'ailleurs comme ça pratiquement chaque mardi. Quatorze heure, quinze heures, toujours personne et Dominique a maintenant bien du mal à se concentrer sur son travail ; l'entretien du jardin où l'herbe prolifère. Son estomac se creuse et réclame. C'en est trop, il lui faut de quoi calmer sa faim. Alors, il lui vient à l'esprit qu'il reste quelques patates refroidies au fond de la chaudière ; il s'agit d'une variété de pommes de terre rustiques, très farineuses et comme de plus elles ne sont pas salées, elles sont proprement infectes ; elles ont un effroyable goût de terre parce qu'elles ont été cuites sans avoir été lavées, mais qu'importe, la faim est trop insupportable, il mange ; les cochons en ont mangé et ils n'ont pas été malade, alors pourquoi n'en mangerait-il pas lui aussi ?

Les patrons rentrent vers dix-huit heures, ils ont sûrement bien mangé eux, ils ont même dû festoyer car le patron est ivre, si tant qu'il n'a pas pu rentrer la Simca au garage et Dominique se demande même comment il a réussi à regagner la ferme dans cet état. Comme si de rien était, la patronne prépare le souper habituel sans ce soucier de savoir si le commis a mangé quelque chose à midi.

Pour celles et ceux qui ne l'aurait pas encore deviné, voici une petite explication sur la place et le rôle du commis dans la société paysanne des années